

LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veuillot



Les 150 ans de Pontmain

Cette nouvelle année, que je vous souhaite sainte et heureuse, est marquée par le 150^{ème} anniversaire de l'apparition de Pontmain. Notre Supérieur, M. l'abbé Benoît de Jorna, veut organiser à cette occasion un pèlerinage national, le 13 mars, et nous avons choisi de consacrer notre *Chardonnet* de ce mois à cette apparition assez peu connue.

En 1971, c'est la guerre franco-prussienne. Le Second Empire est tombé et les troupes ennemies occupent une grande partie du territoire français. Elles arrivent aux portes de Laval, à une cinquantaine de kilomètres de Pontmain. En outre, une épidémie de typhoïde s'est déclarée dans la région.

Les habitants de Pontmain, petit hameau de moins de cent âmes, sont dans l'inquiétude ; ils craignent surtout pour trente-huit de leurs enfants qui ont dû partir à la guerre. Cependant, ils sont profondément catholiques et, sous l'impulsion du bon curé Michel Guérin, on prie chaque soir le chapelet dans les familles.

Le soir du 17 janvier 1871, la Sainte Vierge apparaît à sept enfants, qui la voient dans le ciel, vêtue d'une



Pontmain aujourd'hui

robe bleue semée d'étoiles. Sur la tête, elle a un voile noir surmonté d'une couronne d'or.

Son message s'inscrit dans le Ciel : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. MON FILS SE LAISSE TOUCHER ».

Cette promesse se réalisera à la lettre. Les armées allemandes qui se préparaient à prendre Laval, se retirent. Le 28 janvier l'armistice sera signé. Tous les jeunes du village partis à la guerre rentreront

les uns après les autres, sains et saufs.

Très vite une enquête canonique est ouverte et un an plus tard, Mgr Casimir Wicart, évêque de Laval, reconnaît officiellement l'apparition et autorise sa dévotion.

La Vierge Marie veille sur le peuple chrétien qui la prie et le protège dans sa marche vers le Ciel.

Notre vie est une « milice sur terre », comme nous dit le prophète Job, et saint Paul nous rap-

SOMMAIRE

PAGE 1 - Éditorial

par M. l'abbé Pierpaolo Petrucci

PAGE 2 - La vie de paroisse : les maraudes

par Louis Fatz

PAGE 3 - Que s'est-il passé à Pontmain ?

par M. l'abbé Guillaume d'Orsanne

PAGE 6 - L'habit de la Vierge

par M. l'abbé François-Marie Chautard

PAGE 9 - Michel Guérin, « le petit curé de Pontmain »

par Anne Bernet

PAGE 11 - Les atteintes au culte catholique à travers l'histoire

par Vincent Ossadzow

PAGE 14 - L'homme rétréci

par M. l'abbé Philippe Bourrat

PAGE 15 - Le terrorisme dans la Capitale

par M. l'abbé Philippe Bourrat

PAGE 16 - Vie de la paroisse

pelle que « nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes » (Eph 6,12).

Dans ce combat surnaturel, Dieu a choisi la Vierge Marie, terrible comme une armée rangée en bataille, pour écraser la tête du serpent et terrasser les puissances infernales.

À Pontmain, la Mère de Dieu, dans son message si sobre, nous indique

les vertus indispensables pour parvenir à la victoire : la pureté et l'humilité. Jésus avait déjà dit dans l'Évangile : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » (Mt 5,8). À Pontmain la Vierge apparaît, mais seuls les enfants peuvent la voir : « Je vous loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre - dit encore le Sauveur - de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que vous les avez révélées aux enfants » (Mt 11,25).

La Mère du Ciel nous apprend aussi l'efficacité de la prière, en

particulier du rosaire, vraie arme spirituelle contre les ennemis de notre âme.

À nous de faire trésor de cet enseignement et de le mettre en pratique dans notre vie quotidienne. Alors nous pourrions affronter les tempêtes de la vie, aussi terribles soient-elles, avec confiance et fermeté puisque l'Étoile du Matin guidera toujours notre route et veillera maternellement sur nous.

Abbé Pierpaolo Maria PETRUCCI

La vie de paroisse : les maraudes



« Châtelet, partez avec 3 thermos cette fois-ci, 2 c'était trop juste la dernière fois ! »

« Jussieu, je t'ai mis 4 sandwiches pour ce soir, il y a moins de monde sur ton parcours en ce moment ! »

« Les Halles, n'hésitez pas à embarquer beaucoup de vêtements, ils sont demandeurs ! »

19h28, lundi 23 novembre dans la crypte saint Germain de Saint Nicolas. La petite salle ressemble à une ruche en pleine effervescence : les derniers préparatifs pour la maraude traditionnelle du lundi soir vont bon train sous la direction de Marie-Gab et de Pascal. Préparation des sacs pour chaque équipe tournante ainsi que du repas pour l'équipe sur le parvis de l'église, confection des sacs avec quelques vêtements à distribuer, tout est (presque) prêt quand l'abbé Petrucci arrive pour prononcer une petite allocution avant le départ des maraudeurs ! Le prieur dit alors quelques mots pour remettre Dieu sur le devant de la scène de cette œuvre sociale puis les équipes partent sur leurs

différentes zones de responsabilité. Chacune d'entre elles est constituée de 3 ou 4 maraudeurs qui suivront un parcours identifié. Elles y distribuent du café, de la soupe, des sandwiches et des vêtements (récupérés grâce à la protection civile et au vestiaire de Saint Nicolas) aux sans-abris qu'elles croisent. Avec le temps, les habitués d'un parcours spécifique arrivent même à créer des liens avec les sans-abris qui occupent le même endroit tous les jours. De maraude en maraude, ils peuvent ainsi suivre « leurs » SDF et répondre de leur mieux à leurs attentes.

Renforcées depuis le premier confinement du mois de mars, les maraudes comptent maintenant une quarantaine de fidèles qui viennent régulièrement apporter un peu de réconfort aux SDF du 5e arrondissement : pendant le confinement du mois d'octobre, 2 maraudes étaient organisées chaque semaine et comptaient à chaque fois une vingtaine de maraudeurs.

Louis Fatz

Que s'est-il passé à Pontmain ?

Par l'abbé Guillaume d'Orsanne

En ce soir du 17 janvier 1871, la France a perdu, sinon l'espérance, du moins l'espoir de gagner la guerre. Les Prussiens sont partout, et partout victorieux... À Paris, quelques sœurs observent le ciel, étrangement coloré ce soir-là. L'une d'elles s'écrie :

- Regardez le ciel ! Il se passe certainement quelque chose que nous ne voyons pas ! La sainte Vierge apparaît peut-être quelque part pour nous consoler...

- Peut-être, murmure avec un petit sourire une sœur nommée...

Catherine Labouré. Elles ne se trompent pas.

Le premier à voir : Eugène

Pontmain, c'est alors un petit hameau d'une quinzaine de maisons regroupées autour d'une petite église dont le curé, l'abbé Guérin, est un saint. Point de mécréant en ce lieu : tout le monde prie, se confesse, communie. Et pourtant, le sentiment chez quelques-uns, c'est que Dieu n'écoute pas les prières de tous pour obtenir la paix. Ce 17 janvier 1871 est une journée ordinaire à Pontmain. Après la classe, dans la grange des Barbedette, on pile des ajoncs pour la nourriture des animaux, on prie pour Auguste, le frère aîné parti à la guerre. La vie est rude.

Vers six heures du soir, le petit Eugène interrompt son travail et sort de la grange, afin de voir le temps qu'il fait ; peut-être aussi pour vérifier si la mystérieuse aurore boréale du 11 janvier se reproduit. Le voilà dehors, dans le froid glacial. Mais qu'y a-t-il au-dessus de la maison d'en face ? À vingt pieds du toit enneigé, une belle dame est là, immobile, souriante, vêtue d'une robe bleue parsemée d'étoiles : elle regarde le petit garçon, et semble éprouver beaucoup de joie.



1^{ère} phase de l'apparition

De larges manches couvrent ses mains abaissées. Pas de ceinture, ce qui laisse la tunique bleue retomber sur les chaussons à ruban d'or. Un voile noir sur la tête, couvrant le front, cachant les oreilles et les cheveux, retombant en arrière jusqu'à la taille. Sur la tête, une couronne assez simple, avec un liséré rouge horizontal.

Eugène est donc le premier voyant. Il reste là silencieusement près d'un quart d'heure, seul avec la dame qui ne dit rien.

Les enfants seulement

Une jeune fille sort alors de la grange.

- Jeannette, voyez-vous ce qu'il y a de beau sur la grange Guidécocq ?

- Ma foi, mon pauvre Eugène, je ne vois rien du tout.

Le père et le petit Joseph sortent à leur tour et regardent au-dessus de la maison : immédiatement, le petit voit...

- Je vois une belle dame avec une robe bleue...

La description est en tous points identique à ce que voit Eugène ! Quant au père, il ne voit pas plus que Jeannette. Progressivement, il faudra se rendre à l'évidence : ce soir-là, les enfants voient la belle dame, mais pas les adultes.

- Les enfants, venez terminer votre travail, la soupe est prête.

Comment quitter des yeux une telle apparition ? Mais chez les Barbedette, on n'a pas l'habitude de discuter, et les enfants obéissent. Mais tout en travaillant, le père réfléchit. Ses enfants ne mentent pas, il y a donc peut-être quelque chose ; il faut en avoir le cœur net.

- Eugène, va donc voir dehors si tu vois encore.

- C'est tout pareil : la dame est toujours là.

Alors on va chercher Victoire, la maman, qui a peut-être de meilleurs yeux. Mais Victoire ne voit rien, tandis que le petit Joseph crie en battant des mains :

- Oh que c'est beau, que c'est beau !

- Mais tais-toi donc, les voisins vont nous regarder.

En effet les voisins attirés par les cris commencent à se manifester.

- Que se passe-t-il ?

- Rien du tout, les enfants se trompent, ils disent qu'ils voient quelque chose et nous autres on ne voit rien.

Et les voilà qui s'enferment dans la grange pour finir de piler les ajoncs. Mais l'attirance est trop forte : les enfants sortent à nouveau, craignant que la belle dame ne soit plus là.

- C'est tout pareil... la dame est grande comme Sœur Vitaline.

Comment ont-ils pu estimer la taille à cette distance ? Mais la mère a une idée :

- Hé bien, il faut aller la chercher, Sœur Vitaline. Les sœurs valent mieux que nous. Si vous voyez, elles verront bien aussi.

Mais la sœur ne voit rien. Elle remarque seulement trois étoiles dans le firmament, que les enfants affirment encadrer la tête de la dame. Ces étoiles, tout monde les verra ce soir-là, après quoi elles disparaîtront.

La sœur revient à l'école, où elle trouve trois pensionnaires.

- Petites filles, venez donc par là. Victoire a quelque chose à vous montrer.

On les amène, et les petites voient la même chose que les autres enfants. Il est évident qu'il ne peut y avoir de supercherie.

- Puisque les enfants voient, il faut en chercher d'autres, plus jeunes, dit la sœur.

C'est tout le hameau qui accourt maintenant à la grange.

Le village rassemblé autour du Curé

- Monsieur le Curé, venez donc voir chez les Barbedette. Les enfants voient la Sainte Vierge.

- La Sainte Vierge ? Ah ! Ma sœur, vous me faites peur.

- Il faut aller voir.

Sur les lieux, c'est un peu la déception : le saint prêtre ne voit pas plus que les autres adultes.

Enfin, parmi les derniers arrivants, voilà la femme du sabotier, qui porte un bébé sur le bras : la petite Augustine Boitin, âgée de 25 mois. Immédiatement, l'enfant regarde avec insistance dans la même direction que les autres, puis bat des mains en zézayant :

- Le Zézus ! Le Zézus !

À l'arrivée du curé, les enfants voient apparaître un cadre ovale, de même couleur que la robe, et entourant la belle dame. Quatre bougies éteintes sont fixées à l'intérieur et une petite croix rouge apparaît sur le cœur.



2^{ème} phase de l'apparition

Parmi les assistants, le recueillement du début fait place à des commentaires et au brouhaha : pourquoi ne voit-on pas, essayons avec une lunette ou un foulard de soie, toi tu ne risques pas de voir ; c'est la dissipation. Alors le petit Eugène s'écrie :

- Voilà qu'elle tombe en tristesse !

- Prions, dit simplement le curé.

Tous s'agenouillent et on commence le chapelet.

- Voilà qu'elle grandit !

Et en effet, l'apparition devient plus grande, tandis que des étoiles se multiplient sur sa robe, dans un spectacle féerique.

Le message de Pontmain

Pendant que Sœur Édouard entonne le *Magnificat*, une banderole blanche se déroule sous les pieds de la dame, puis bientôt apparaissent des lettres capitales, puis des mots, lentement. À chaque lettre, les enfants qui savent lire épellent fièrement et à haute voix, comme si c'était un exercice d'école.

- C'est un M... V'là un A... Et puis un I... Un S... C'est MAIS... Ce mot restera dix minutes tout seul, provoquant bien des questions. Que veut dire la belle dame ? À ce moment arrive un charretier qui apporte des nouvelles inquiétantes :

- Vous n'avez qu'à prier ! Les Prussiens sont à Laval !

Mais à Pontmain, on n'a déjà plus peur. Une belle Dame est venue là pour eux, et tous devinent qui elle est ; si les Prussiens étaient dans le village, on ne bougerait pas.

Pendant ce temps, une phrase a fini de se former dans le ciel : MAIS PRIEZ MES ENFANTS

- Faisons ce qu'elle demande, dit alors le bon Curé, chantons les Litanies de la Sainte Vierge.

Et pendant cette prière, d'autres lettres apparaissent à la suite des

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à LE CHARDONNET, 23 rue des Bernardins, 75005 Paris

Veuillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).



3^{ème} phase de l'apparition



4^{ème} phase de l'apparition



5^{ème} phase de l'apparition

précédentes, épelées une à une par les enfants : DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS

- Voilà qu'elle sourit ! Voilà qu'elle sourit !

Quel bonheur ! Savoir que la belle dame sourit après une telle promesse ! Certainement la guerre va bientôt finir !

- Oh ! Un gros point d'or, gros comme un soleil !

On chante l'*Inviolata*, et aussitôt des lettres s'ajoutent sur une deuxième ligne : MON FILS. Il n'y a plus de doute, c'est la Sainte Vierge !

Puis vient le *Salve Regina*, et les lettres continuent : SE LAISSE TOUCHER. Et un grand trait de lumière d'or vient souligner cette dernière phrase : le message est à présent complet.

C'est dans un grand silence que l'on écoute les enfants lire et relire l'inscription céleste, bien centrée sur la banderole :

MAIS PRIEZ MES ENFANTS
DIEU VOUS EXAUCERA EN
PEU DE TEMPS •
MON FILS SE LAISSE
TOUCHER

Derniers instants

- Chantons un cantique à la Vierge, propose l'abbé Guérin.

Et on entonne le cantique *Mère de l'Espérance*, ce chant du sanctuaire de Notre-Dame de l'Espérance fondé à Saint-Brieuc en 1848 pour le salut de l'Église et de la France. Ce qu'on ne sait pas alors, c'est que ce cantique est chanté au même moment là-bas, suite à un vœu de dames pieuses !

- V'là qu'elle rit ! V'là qu'elle rit ! Et elle agite les doigts !

- Qu'elle est belle ! Oh ! Qu'elle est belle ! On n'a jamais rien vu de pareil !

Mais bientôt, l'inscription disparaît, pendant que les chants continuent.

- V'là qu'elle retombe en tristesse ! Et quelque chose qui se fait !

Une grande croix rouge, avec un Christ de même couleur apparaît dans les mains de la Vierge qui la tient légèrement inclinée vers les enfants. Au sommet, un écriteau blanc sur lequel sont inscrits en rouge ces simples mots : JÉ-SUS-CHRIST.

Cette affliction, c'est bien celle de Marie au pied de la Croix, et c'est elle qui rendait les enfants tristes. Alors un nouveau mouvement commence : c'est une étoile, partie du dessous de l'ovale, qui parcourt les quatre bougies éteintes et les allume successivement, comme si une main invisible les guidait.

La Soeur entonne l'hymne *Ave Maris Stella*, Salut étoile de la mer. Le crucifix rouge disparaît et la Vierge reprend sa pose initiale, les bras tendus vers le bas, en un geste d'accueil. Deux petites croix blanches apparaissent alors, une sur chaque épaule.

- V'là qu'elle sourit !

- Mes amis, dit le curé, nous allons faire la prière du soir. Et chacun se met à genoux, là où il se trouve : magnifique scène d'un pasteur en prière, entouré de son troupeau.

Pendant l'examen de conscience, un grand voile blanc monte lentement devant la Vierge Marie et la cache progressivement de bas en haut. Marie n'a pas quitté Pontmain, elle reste invisiblement au milieu de ses enfants.

- Voyez-vous encore ? demande l'abbé Guérin.
- Non, Monsieur le curé, c'est tout fini.

Il est près de neuf heures. La Sainte Vierge sera restée près de trois heures au-dessus du toit de la maison d'Augustin Guidecocq, en cette nuit glaciale du 17 janvier

1871. Et chacun rentre chez soi, profondément ému par tout ce qui vient de se produire, et réconforté par le message d'espérance apporté par la Mère de Dieu.

Il n'y aura pas longtemps à attendre : quatre jours après, le 22 janvier, les troupes prussiennes se retirent, à la surprise des chefs

militaires français. Et le 28 janvier, l'armistice est signé. La Sainte Vierge a tenu parole !

Et les trente-huit jeunes soldats mobilisés de Pontmain reviendront tous sans aucune blessure et déposeront un ex-voto pour remercier la Providence pour cette protection manifeste. ●

L'habit de la Vierge

Par l'abbé François-Marie Chautard

L'habit d'une femme, plus encore peut-être qu'un uniforme masculin, nous apprend beaucoup sur celle qui le porte. Certes, comme pour toute autre femme vertueuse, ses qualités lui servent de parures et d'ornements, mais Notre-Dame sait aussi choisir avec art et délicatesse d'élégantes tenues, soigneusement assorties au message porté, aux âmes visitées mais également à ses éminentes vertus et qualités.

La mise de la Vierge à Pontmain n'échappe pas à cette règle. Les enfants ont immédiatement remarqué sa grande robe bleue parsemée d'étoiles... comme la voûte de l'église repeinte par le curé de Pontmain, le saint abbé Guérin. Attention qui reflète le tact de la Vierge de Cana.

La couleur bleue de Marie évoque sa royale humilité. En effet, sous l'empire romain, le bleu était une couleur méprisée à la différence de la pourpre sénatoriale et impériale¹. Mais en temps de chrétienté, la couleur bleue, couleur de la création, revêt un caractère royal, comme le manteau bleu parsemé de fleurs de lys de nos rois de France.



Statue de Notre-Dame devant la basilique

Le bleu de la robe de Marie rappelle ainsi tout à la fois celle qui se voulait l'esclave du Seigneur et celle qui en est la mère.

Et la reine du Ciel et de la France. Car Notre-Dame n'a pas revêtu

la robe blanche de l'Immaculée, comme à Paris à Lourdes, ou encore à Pellevoisin. Elle porte son habit de reine du Ciel, l'habit décrit par le psaume 44 : « La Reine est à ta droite, parée de tissus d'or, d'étoffes chatoyantes ». Sa robe parsemée d'étoiles est de la sorte un discret rappel de l'immensité de sa royauté qui s'étend aussi loin que la voûte céleste.

Elle porte une couronne simple, avec un léger liséré rouge. Marie est reine d'humilité et tout autant reine des martyrs. Le voile noir sied au temps de guerre et de deuil. La pudeur de Marie n'est pas marquée par la ceinture, pour une fois absente ; ce sont la coiffure et trois étoiles qui en soulignent la pureté. Comme dans les anciennes icônes, la chevelure de Marie n'apparaît pas, cachée par le voile et la couronne.

Enfin les trois étoiles qui encadrent le halo enveloppant la Reine du Ciel, illustrent la triple et perpétuelle virginité, avant, pendant et après l'enfantement. ●

¹ Cf. Abbé Étienne Beauvais, *La garde-robe de la Sainte Vierge*, Le petit Grégoire, octobre 2020, n° 94, p. 2

Pontmain : quel message ?

Par l'abbé François-Marie Chautard

L'au-delà du positivisme

Tandis que les esprits forts du XIX^{ème} siècle scientifique annoncent la fin prochaine des superstitions, que le philosophisme ambiant plaide la supercherie des miracles et l'inexistence du surnaturel, la Vierge Marie se plaît à apparaître en son royaume de France, rue du Bac, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, le tout avec une profusion de miracles.

« Rien ne gêne ni ne déconcerte l'incrédulité contemporaine, remarquait Mgr Freppel, comme les manifestations extraordinaires de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines. Aux objections qu'elle soulève, aux colères qu'elle exprime, aux blasphèmes qu'elle profère, l'on sent bien que le miracle la touche au vif. Car il ne s'agit pas là de faits lointains, dont il serait possible d'écarter le souvenir importun, mais d'événements accomplis sous les yeux de la génération présente et dont les conséquences se prolongent au milieu de nous. (...) Ils disaient, en reprenant le langage du siècle dernier, qu'il n'y a de réel que ce qui est sensible et palpable, que le monde invisible est une chimère et l'ordre surnaturel une pure hypothèse. Et voici que l'ordre surnaturel s'affirme par des prodiges éclatants ; le monde invisible se dévoile dans les apparitions les plus inattendues »¹.

Trait commun de ces apparitions : la simplicité des visionnaires. Point de grand homme politique, de savant lettré ou de célébrité médicale. La Vierge Marie se montre à des pasteurs, à des enfants, à des cœurs purs et simples. « Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu », disait son fils. Et tous les arguments fallacieux des naturalistes s'effondrent devant le témoignage irrécusable de la



L'intérieur de la basilique

bouche unanime des enfants. « Ils disaient dans l'enivrement d'un fol orgueil, note encore Mgr Freppel, que la science est en train d'expliquer toutes choses, qu'il n'y a plus rien qui échappe aux lumières de la raison humaine devenue la seule mesure du vrai. Et il a fallu du témoignage de quelques petits enfants pour mettre en défaut ce rationalisme hautain »².

Si la science prétend scruter les astres, Notre-Dame les domine. À Pontmain, trois étoiles viennent même se mettre à son service, encadrer l'ovale lumineux dans lequel se tient la dame aux étoiles, et enfin se placer docilement à ses pieds.

La reine des cieux montre par sa présence dans la firmament étoilé qu'il existe un autre ciel que celui des planètes et qu'elle en est tout autant la souveraine. Il y a un au-delà de cette terre, un monde surnaturel où nous attend la Vierge Marie.

Reine du Ciel et de la terre

Reine du Ciel, Marie est aussi reine de la terre et reine de France. Le futur empereur Guillaume I^{er} croit dominer le cours de la guerre mais la Vierge Marie arrête ses armées comme elle le fera à la Marne le 8 septembre 1914, en la fête de sa Nativité. Notre-Dame montre qu'elle n'est pas indifférente aux malheurs de la patrie. Le Ciel n'est pas sourd aux appels des hommes, et la Vierge vient au secours de ses enfants. *A fortiori* quand ils la prient avec ferveur et confiance, comme ses chers enfants de Pontmain, animés par leur saint curé Guérin.

¹ Sermon du 27 juin 1877 pour la bénédiction de la nouvelle église Notre-Dame-de-l'Espérance de Pontmain, *Œuvres complètes*, vol. p. 363-364.

² *Ib.*, p. 365.

L'aide de Marie à la France de 1870 n'est pas isolée dans l'histoire. Marie aidera les armées chrétiennes à la victoire de Lépante (1571), elle soutiendra l'armée catholique à la bataille de la Montagne Blanche où son image miraculeuse repoussera les protestants (1620) ; en Pologne, elle arrêtera l'Armée Rouge à la bataille de la Vistule (1920) ; en France, elle empêchera la victoire des bolcheviques à L'Île Bouchard (1947).

Pourquoi cette protection des nations chrétiennes ? Parce que Marie n'est pas libérale. Marie sait mieux que nous l'importance de pays chrétiens pour garder la foi ; alors elle s'y entend pour les défendre contre des envahisseurs qui, à terme, y détruiraient la foi et la vie chrétienne. Marie apprend ainsi que pour aller au Ciel, nous avons besoin de la terre. Que pour gagner notre patrie céleste, il est bon d'avoir une patrie terrestre.

La Prière des enfants

Mais la Vierge Marie désire que les hommes la supplient, qu'ils la prient. C'est un refrain dans la bouche de Notre-Dame : que les hommes prient : elle le dit à chaque apparition, sans se lasser, comme une bonne maman répète les mêmes leçons à ses enfants distraits. Mais à Pontmain comme plus tard à Fatima, elle insiste spécialement sur la prière des enfants. Il est d'ailleurs beau de voir que la guerre des adultes doit prendre fin par la prière des enfants en 1870 comme en 1914. Rien de tel pour guérir de l'impureté des grands que la pureté des petits. *Et exaltavit humiles*, disait déjà Marie à sa cousine Élisabeth...

La Pitié du bon Jésus

Cette prière enfantine parle au cœur de son fils qui « se laisse toucher ». Notre-Dame de Pontmain n'est pas à la Salette ni même à Fatima. La Vierge n'y annonce pas de châtement, mais la miséricorde de son fils, la compassion de son fils, touché par la prière des enfants.

La Croix sur le cœur et dans les mains

La prière a son importance, le rosaire naturellement, mais aussi la Croix. À Pontmain, Notre-Dame la porte sur son cœur et la tient entre ses mains. Elle la présente aux enfants, elle le leur montre, car il faut que des enfants chrétiens en comprennent la grandeur. Elle le leur montre car Marie est toute relative à Jésus et n'a qu'un désir au cœur : conduire les âmes à son fils.

« La Croix doit être connue, aimée et pratiquée. »

La Croix doit être connue, aimée et pratiquée. Elle doit être dans notre âme et dans notre vie, dans nos intentions et dans nos œuvres. Point de salut sans la Croix.

Mère de l'espérance

Existence du surnaturel, royauté céleste et temporelle de Marie, compassion du bon Jésus, importance de la prière des enfants et de la Croix, telles sont les fleurs mariales du message de Pontmain qui composent un véritable bouquet d'espérance.

C'est d'ailleurs sous ce vocable de Notre-Dame de l'Espérance qu'on parla d'abord de Notre-Dame de Pontmain et qu'elle était invoquée dans cette paroisse exemplaire. Comment s'en étonner ?

D'une manière obvie, la Vierge Marie exauce les appels empressés de ses enfants qui avaient placé en elle leur espérance. Mais d'une manière plus profonde, l'apparition de Notre-Dame à Pontmain est un enseignement sur l'espérance chrétienne.

Le rappel des réalités surnaturelles élève l'âme et le cœur vers Dieu.

Le secours de Marie, reine des chrétiens, reine de France, rappelle que le moyen d'aller dans ce royaume des cieux vient du Ciel, et tout particulièrement de la prière. À certains moments de l'apparition, plus les enfants priaient, plus elle grandissait

dans le Ciel comme si elle était d'autant plus présente que la prière était instante.

L'appel à la prière et la prédication de la Croix enseignent aux âmes que si elles doivent attendre de Dieu les secours nécessaires, elles doivent prendre les moyens qui sont à leur portée et tendre vers Dieu par la prière et la pénitence si souvent rappelées par Marie. Et comment espérer aller un jour au Ciel sans la miséricorde de

Dieu qui se laisse toucher par le cri de ceux qui ont une âme d'enfant ?

Enfin, le sourire de la Vierge, remarqué deux fois par les enfants, est une claire invitation à passer par Marie. Ce chemin est plus direct, plus sûr, plus facile ; il est enfin bien plus souriant.

Alors, on comprend que la collecte voit dans la vertu d'espérance l'essentiel du message de Notre-Dame de Pontmain : « Dieu, qui par la merveilleuse protection de la Bienheureuse Vierge Marie avez daigné affermir notre espérance, accordez-nous, dans votre bonté, la persévérance dans la prière selon ses exhortations, pour que soient exaucées nos suppliques ferventes ». ●

Horaire des messes

Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

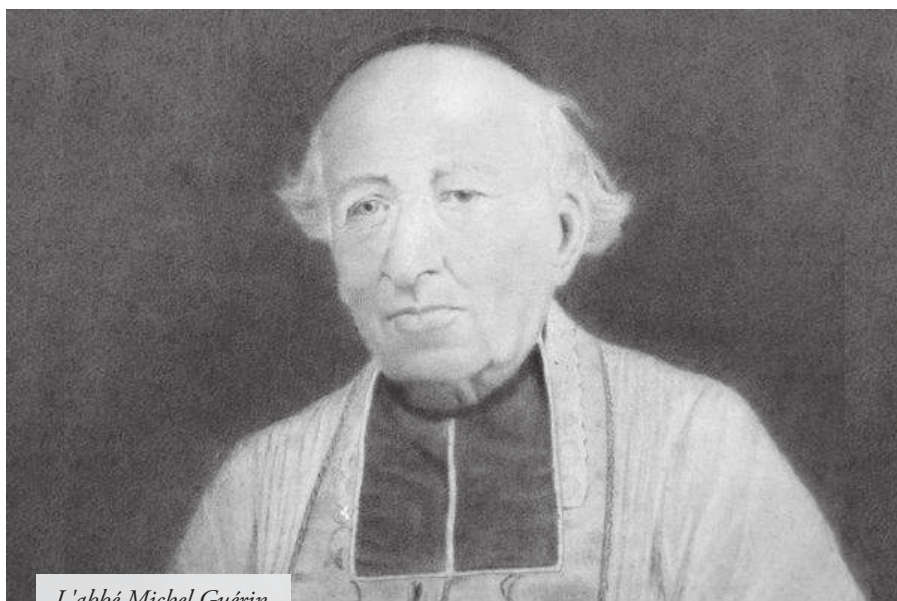
En semaine

Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1^{ère} et 2^e classe.

Michel Guérin, « le petit curé de Pontmain »

Par Anne Bernet

La soirée du dimanche 15 janvier 1871 sera certainement la plus douloureuse du long ministère, pas toujours heureux ni facile, de l'abbé Michel Guérin, curé du petit village de Pontmain en Mayenne depuis 1836.



L'abbé Michel Guérin

L'avant-veille, au Mans, l'ultime ligne de défense française a été écrasée par les Prussiens victorieux, ouvrant à l'ennemi la route de la Bretagne. Les Volontaires de l'Ouest, qui composaient le gros des troupes engagées dans le combat, ont été massacrés. À Pontmain, l'on est depuis sans nouvelles des trente-huit garçons du bourg mobilisés. Leurs familles sont malades d'angoisse. Pourtant, quand ils sont partis, à la fin de l'été, leur vieux curé, après leur avoir demandé de se consacrer à Notre-Dame, patronne et protectrice du village, qu'il aime de tout son cœur et n'a cessé de faire aimer à son « petit peuple », leur a assuré qu'ils rentreraient tous sains et saufs. Aux vêpres, ce dimanche, personne ne croit plus à cette promesse. Et, lorsque l'abbé

Guérin s'avance pour allumer, comme il le fait toujours, les quatre cierges entourant la statue de l'Immaculée Conception, ce n'est qu'un cri dans l'église :

« N'éclairez pas, monsieur le curé ! Cela ne sert à rien de prier ! Dieu ne nous écoute pas ! »

« Cela ne sert à rien de prier » : ces mots, dictés par le désespoir, ont brisé le cœur du prêtre, et résonné en lui comme la preuve que toutes ses années à se dévouer pour maintenir vivant le catholicisme dans sa paroisse ont été stériles. C'est sa vie sacerdotale qui semble s'écrouler.

Né à Laval le 8 juin 1801, dans une modeste famille d'artisans du textile, l'abbé Guérin a été ordonné tardivement pour l'époque, le 19 juillet 1829 au Mans : la mort prématurée de son

père, la nécessité de pourvoir, étant enfant unique, aux besoins d'une mère peu désireuse de le donner à Dieu, les difficultés économiques expliquent ce retard à entrer au séminaire, qui ne le promet pas à une « carrière » ecclésiastique.

Peu importe car l'abbé Guérin ne veut pas faire carrière. Conscient de la déchristianisation du monde rural, souvent privé de prêtres depuis la Révolution, il veut se vouer à reconquérir à Dieu les campagnes abandonnées. Il supplie donc d'être envoyé dans « la paroisse la plus défavorisée » du diocèse mançais, le plus grand de France. Ce sera Saint-Ellier, une paroisse « bleue », assez indifférente en matière religieuse, et, surtout, « un bout du monde », aux limites de la Bretagne et du Cotentin, à 150 km de l'évêché, dont personne ne veut.

À peine arrivé à Saint-Ellier, l'abbé Guérin comprend que son souhait n'a pas été exaucé. Rattachée à Saint-Ellier lors du Concordat, l'ancienne paroisse de Pontmain, « blanche », est bien plus à plaindre car ses 600 habitants, restés catholiques, n'ont plus de prêtre et doivent, pour aller à la messe, envoyer leurs enfants au catéchisme, les scolariser, enterrer leurs morts, parcourir les 6 km de très mauvais chemins qui les séparent du bourg. Dès lors, l'abbé Guérin n'aura qu'une pensée : obtenir la résurrection de la paroisse. Quand il y arrive enfin, tout est à faire. Comme l'a dit le vicaire général, l'église de Pontmain, c'est « l'étable de Bethléem ».

Pendant plus de trente ans, à force de sacrifices, l'abbé Guérin relèvera ce sanctuaire en ruines, l'embellira, l'enrichira, comme il veillera, soucieux des malheurs humains, à soulager les difficultés matérielles de ses ouailles. Cependant, ce qui importe d'abord pour lui, c'est de ranimer un catholicisme que tant d'années sans prêtre ont fait vaciller. Pour cela, il s'en remet à Notre-Dame et lui consacre sa paroisse, plaçant chaque famille sous sa maternelle protection, dans une inspiration très montfortaine. C'est par Marie qu'il ramènera les cœurs à Jésus. Très vite, cela fonctionne et, de la dévotion mariale, la paroisse revient à la dévotion eucharistique, à la messe, aux sacrements, jusqu'à apparaître, dans les années 1860, comme un bastion de la foi et des « traditions patriarcales » dans un monde rongé par les maux de la modernité.

Ce succès ne va pas sans revers. L'humble abbé Guérin est jaloux par certains confrères ; il en souffre. La création du diocèse de Laval en 1855, l'abandon de l'ancien missel du Mans au profit du missel romain, la mort de ses amis et bienfaiteurs assombrissent ses années de vieillesse. Sa seule consolation demeure la foi solide de sa paroisse.

C'est cette foi, précisément, qui défaille en cette mi-janvier 1871, et donne au vieux prêtre l'impression d'avoir œuvré en vain. À quarante-huit heures de là, en apparaissant dans le ciel de Pontmain, Notre-Dame, tandis que s'allument autour d'elle les quatre cierges laissés éteints le 15 janvier, vient prouver que la prière n'est jamais perdue :

« MAIS PRIEZ MES ENFANTS DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS. MON FILS SE LAISSE TOUCHER »

Le lendemain de l'apparition, le curé de Pontmain confiera en larmes à un jeune vicaire des environs : « Hélas, Monsieur

l'abbé, la Sainte Vierge est venue chez moi, et songez que moi, je ne l'ai pas vue. ». C'est vrai mais Notre-Dame, elle, en faisant coïncider chaque phase

le serviteur de Marie s'il ne faisait tout pour proclamer sa gloire.

Victime d'un accident de la route le 13 janvier 1872, miné par une



L'église paroissiale de Pontmain

de l'apparition avec une initiative de l'abbé Guérin, montrera le cas tout particulier qu'elle fait des prêtres de son Fils et l'amour qu'elle leur porte.

Durant les quelques mois qui lui restent à vivre, l'abbé Guérin usera ses dernières forces pour que soit reconnue l'apparition, redisant à ceux qui voudraient le voir se ménager qu'il ne serait pas

malade cardiaque, l'abbé Guérin s'éteint le 29 mai, alors que sonne l'angélus de midi.

Sa cause de béatification a été ouverte le 1^{er} juin 2013, proposant à la catholicité une belle figure de prêtre, apôtre d'une nouvelle évangélisation.

Cinq dossiers de guérisons inexplicables sont actuellement en cours d'examen. ●

Conférences du lundi de l'Institut Universitaire Saint-Pie X

Lundi 25 janvier 2021, 19 h 30 : Cycle : les 50 ans de la FSSPX, *L'héritage spirituel de Mgr Lefebvre et de la Fraternité Saint-Pie X* par M. l'abbé Guy Castelain

21 rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS - (métro : Sèvres-Babylone ou St-Sulpice)
Entrée : 7 € (étudiants : 3,50 €) - tél : 01 42 22 00 26 - www.iuspx.fr

Les atteintes au culte catholique à travers l'histoire

Par Vincent Ossadzow

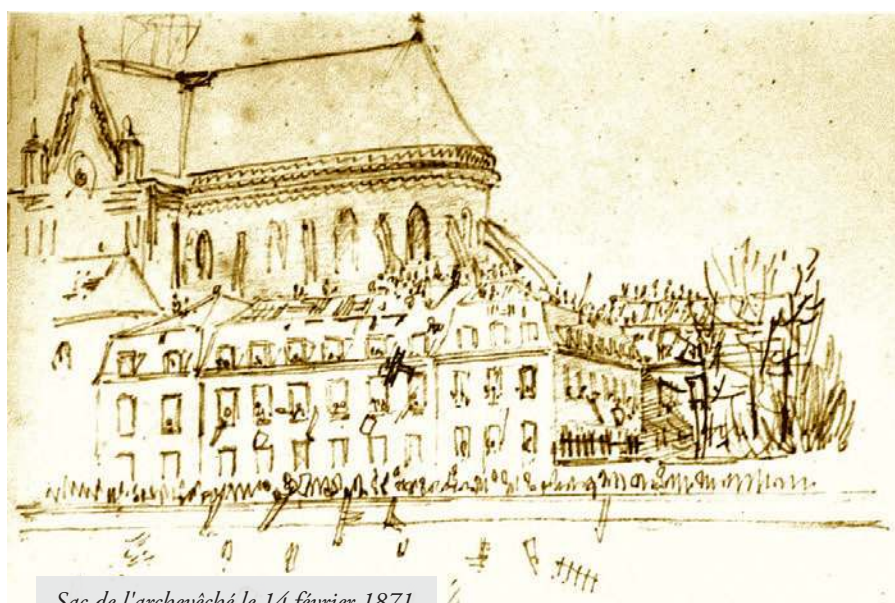
Les épisodes de confinement vécus en 2020 ont été qualifiés d'« inédits » par de nombreux commentateurs. L'éloignement du passé a ôté de notre mémoire certains précédents. On oublie ainsi que les crises et les guerres ont entraîné des restrictions atteignant l'exercice du culte. Mais le seul exemple d'interdiction complète du culte catholique est celui de la Révolution française. Faisons retour sur ces périodes troublées qui ont restreint l'accès des fidèles à Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Les aléas des crises et des guerres aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles

Les Trois Glorieuses de juillet 1830 n'occasionnent pas de trouble à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, alors que l'archevêché de Paris est dévasté. En 1831, comme tous les autres édifices religieux de la capitale, l'église doit cependant faire face à une émeute anticléricale. Le 14 février, un service funèbre est organisé imprudemment à Saint-Germain-l'Auxerrois, par les légitimistes, pour commémorer l'assassinat du duc de Berry en 1820.

Le jour même et le lendemain, la foule envahit les églises parisiennes, brise autels, statues et vitraux, profane les ornements sacerdotaux. Outre les sacrilèges perpétrés, ce qui scandalise le plus les catholiques et de nombreux députés est l'inaction des pouvoirs publics en place. Ces émeutes entraînent, le 17 février 1831, la démission du gouvernement d'Odilon Barrot.

Prévenu le 15 février du pillage de l'archevêché voisin, l'abbé Bridan-Renaud, curé de Saint-Nicolas, prend les mesures nécessaires pour protéger l'église. Après l'avoir fait fermer, il demande à l'un des vicaires n'ayant pas encore célébré la messe de consommer toutes les hosties du tabernacle. Il fait sortir secrètement tous les vases sacrés, reliques et objets précieux. L'après-midi, une foule de jeunes gens, dont des enfants, se présente



Sac de l'archevêché le 14 février 1871

afin de briser la grande croix surplombant le bâtiment du petit séminaire, symbole alors associé à la fleur de lys des Bourbons car de nombreuses croix plantées lors de la Restauration sont ornées de lys. Ne parvenant pas à y accéder, les émeutiers réclament à passer par le toit de l'église. Le prêtre de garde négocie leur accès, leur faisant promettre de ne pas profaner le sanctuaire.

Après plusieurs heures de périple, les individus parviennent à desceller la croix, qui disparaît cependant en tombant dans les combles de l'église lors de leur trajet de retour. La horde exige de repartir avec la croix mais ne parvient pas à la retrouver, malgré plusieurs heures de recherches. Lors de cet épisode,

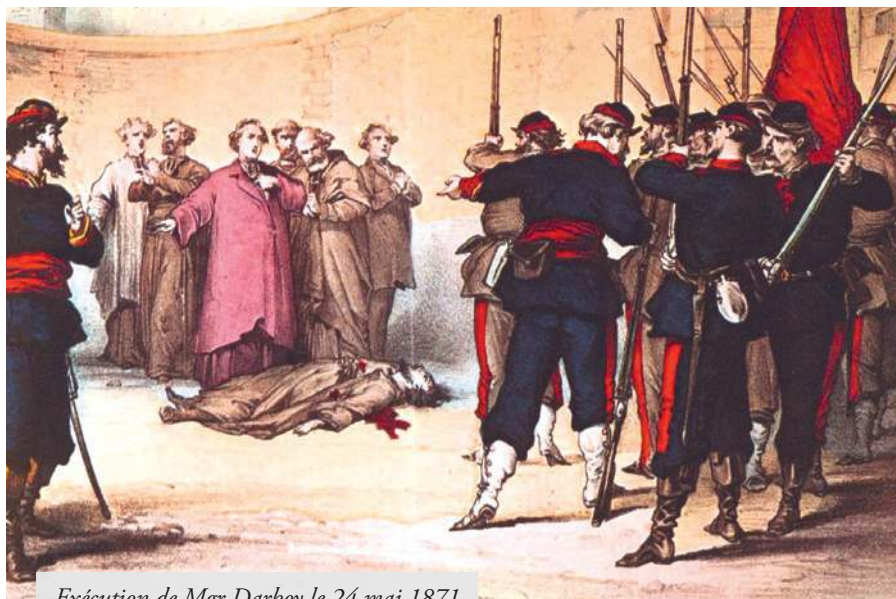
il ne semble pas que le service divin ait cessé dans la paroisse. En 1848, les troubles parisiens n'occasionnent aucune atteinte ou restriction du culte à Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

Quatre-vingt ans après la Grande révolution, les anticléricaux commencent une nouvelle campagne virulente lors du conflit de 1870, profitant de la déroute du pouvoir impérial. L'année suivante, les mots d'ordre des communards de Paris sont extrêmement violents, appelant ouvertement à la destruction du clergé. Le 2 avril 1871, un décret de la Commune sépare l'Église et l'État. Paris compte alors 66 paroisses et environ 600 prêtres. Plus de 300 sont arrêtés et emprisonnés.

Le 4 avril, l'archevêque Mgr Georges Darboy est appréhendé. Le lendemain, un nouveau décret qualifie les ecclésiastiques arrêtés d'otages, dans le conflit opposant les communards au gouvernement de Versailles. Le 24 mai, Mgr Darboy est exécuté à la prison de la Roquette avec trois autres prêtres. Le 25 mai, ce sont des pères dominicains avenue d'Italie. Le 26, une dizaine de prêtres et de religieux rue Haxo. Le 27, plusieurs prêtres échappés de la Roquette sont fusillés. Au total, entre 80 et 100 otages selon les sources, dont de nombreux ecclésiastiques. Outre le clergé, les deux tiers des églises parisiennes sont dévastées. Une fois encore cependant, Saint-Nicolas-du-Chardonnet est épargnée : elle fait partie des 14 églises non profanées par les communards, quand 57 autres subissent des sacrilèges.

Lors de la Commune, le culte catholique n'est donc pas interrompu dans l'église, mais on peut penser qu'il est adapté aux circonstances, afin de ne pas provoquer d'inutiles réactions violentes des communards. En reconnaissance de la protection divine lors de la guerre de 1870, l'abbé François-Victor Duby, curé, fait installer une plaque dans le transept côté Évangile, dans la chapelle consacrée au culte de Notre-Dame de la Préservation : la dévotion à cette Vierge préservatrice donne lieu à la fondation d'une commémoration annuelle du salut de l'église et de tout le quartier Saint-Victor, préservés miraculeusement du bombardement de l'armée prussienne en 1871.

Au début du XX^{ème} siècle, les vicissitudes de la Séparation des Églises et de l'État n'occasionne aucune restriction du culte dans les églises, même si des troubles surviennent pendant la campagne des inventaires. À la fête de Noël de 1940, lors de l'Occupation, la messe de minuit est anticipée à 17h00, par *motu proprio* du pape. Cette mesure semble également avoir été adoptée lors de la Première Guerre mondiale. En effet, en raison du



Exécution de Mgr Darboy le 24 mai 1871

couvre-feu imposé, aucune lumière ne doit transparaître des édifices, et il est impossible de couvrir les verrières de l'église. Une messe basse est donc célébrée par l'abbé Pierre Largier, curé. Cette « exception » perdure pendant les quatre années d'Occupation, la messe ne revenant à minuit qu'en 1944.

La déchristianisation révolutionnaire

Si les révolutions du XIX^{ème} siècle occasionnent des atteintes au culte, ce dernier n'est jamais interrompu. La Révolution française, en revanche, opère deux périodes d'interdiction complète des cérémonies religieuses : de novembre 1793 à avril 1795, puis d'avril 1798 à décembre 1799, soit au total pendant plus de trois années.

À l'automne 1793, les sans-culottes décident arbitrairement de « ne plus payer à l'avenir les ministres du culte romain » et d'interdire complètement l'exercice public de la religion. Un arrêté de la Commune du 14 octobre publie ces décisions, en contradiction avec la liberté de culte proclamée par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Toutes les églises de Paris non dédiées au culte de la raison sont fermées par les sans-culottes. Le 16 novembre 1793,

Saint-Nicolas-du-Chardonnet est la dernière église où la messe est célébrée publiquement dans la capitale par l'abbé Charles Brongniart, curé constitutionnel. Le prêtre est appréhendé deux jours plus tard. Fermée, l'église sert aux assemblées générales de la section du Jardin des Plantes. L'exercice du culte se poursuit cependant, de manière clandestine, dans des appartements du Quartier latin par l'abbé Anne-Antoine Hure, ancien vicaire à Saint-Nicolas, et des prêtres réfractaires restés fidèles.

Déclarant que « La République ne paie plus les frais d'aucun culte », la loi du 18 septembre 1794 introduit un régime de Séparation. Elle est complétée, le 21 février 1795, par une autre loi qui proclame la neutralité religieuse de la République. Toutefois, une timide ouverture s'amorce avec la fin de la Terreur. Le 21 février 1795 est voté un décret de Liberté des cultes interdisant de troubler l'exercice d'aucune religion. Il est suivi le 31 mai 1795 d'un autre permettant, outre douze églises désignées dans Paris à qui on réinstaura le culte, les oratoires publics, de louer les autres, à titre d'oratoires privés. Ce texte vient de l'initiative du député Grégoire, évêque constitutionnel élu à Blois, qui rappelle la

liberté de culte et de conscience solennellement proclamée six ans auparavant. Cependant, la liberté de culte accordée est extrêmement limitée : les cérémonies sont privées, dans des édifices privés, par des personnes privées. La volonté des Thermidoriens, par ces restrictions, vise à faire disparaître la religion en tant que liée à l'État, en mettant fin au régime de la Constitution civile du clergé de 1791, lequel avait justement pour finalité d'intégrer la religion à l'État. L'église Saint-Médard est ainsi la première à rouvrir dès le mois de mai.

Dans le même temps, la section du Jardin des Plantes cesse de se réunir dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Un bail est signé, le 16 octobre 1795, au nom de Jeanne-Michelle Pothin, demeurant rue Saint-Victor, qui obtient la location de l'église pour trois ans. Cette institutrice sert, vraisemblablement, de prêtre-nom à l'abbé Hure qui, dès cette date, s'établit dans un des logements libérés de l'église, au-dessus de la chapelle de Communion. L'exercice du culte reprend alors de manière continue à Saint-Nicolas. À la différence des autres églises rouvertes, seul le culte catholique romain y est célébré, les autres édifices étant souvent mixtes, c'est-à-dire ouverts à un autre culte, notamment protestant. L'abbé Hure groupe avec lui six autres prêtres, soit réfractaires soit ayant rétracté leur serment à la Constitution civile du clergé. Considéré comme suspect, car toujours réfractaire, la police le surveille étroitement, ainsi que ses prêtres. La reprise du culte se fait dans la misère : l'église, déjà dévastée et mutilée depuis les journées d'août 1794, voit son mobilier vendu comme bien national en mars 1796. Les sacrements reprennent donc dans l'édifice en partie dénudé, comme le montrent les registres de catholicité tenus entre le 7 juin 1795 et le 8 avril 1798. Malgré la misère des temps, les fêtes de Pâques, Toussaint et Noël, et même la procession de la Fête-Dieu, sont célébrées avec beauté.

L'été 1795, avec la tentative de débarquement des émigrés à Quiberon, voit un nouveau durcissement du régime, entraînant l'obligation pour les prêtres d'un nouveau serment le 29 septembre 1795 : « Je jure que l'universalité des citoyens est le souverain et je promets obéissance aux lois de la République ». Les réfractaires à ce serment seraient punis de prison, et un autre texte restreint à dix personnes les réunions, interdit le port de costume particulier et de tout emblème religieux, ainsi que toute donation, taxe ou quête pour l'entretien du culte. Le 25 octobre 1795, une nouvelle loi ordonne l'exécution de toutes les mesures prises en 1792 et 1793 à l'encontre des ecclésiastiques, annulant les amnisties passées. Si toutes ces mesures de rigueur sont adoptées par les révolutionnaires, leur application reste fluctuante. Le clergé présent à Saint-Nicolas semble ainsi pouvoir passer avec prudence à travers ces mesures anticléricales.

Mis en place par les républicains modérés, le régime du Directoire siège d'octobre 1795 à novembre 1799, où il est renversé par le coup d'État du 18 Brumaire. Le seul point commun qui unit les directeurs est une haine du catholicisme, mais leur politique doit concilier cette idéologie avec des impératifs d'ordre public. L'accalmie n'est donc que temporaire. Consécutive au coup d'État du 4 septembre 1797, une nouvelle persécution religieuse survient le 5 septembre, par une loi du Directoire obligeant les prêtres à prêter un serment « de haine à la royauté et à la Constitution de 1793 ». Les lois de déportation contre les prêtres insermentés sont de nouveau en vigueur, et leurs recherches reprennent. Le gouvernement décide la déportation aux colonies, notamment en Guyane, des prêtres insermentés. Le 8 avril 1798, l'abbé Hure et l'abbé Gilles Martin, ancien vicaire de l'abbé Brongniart, qui a rétracté son serment, sont arrêtés, n'ayant pas prêté le nouveau serment

exigé. Condamné le 31 décembre, l'abbé Hure est incarcéré au Temple puis à Saint-Denis, où le rejoint l'abbé Martin. Le 3 mai 1798, l'administration centrale du département de la Seine ferme tous les oratoires publics et privés accordés depuis 1795, dont Saint-Nicolas-du-Chardonnet. En l'absence de source, on ne sait pas si le culte se poursuit clandestinement pendant cette deuxième persécution.

La survenue du 18 Brumaire apporte une amnistie. Signé le 16 juillet 1801, le Concordat rétablit la paix religieuse et l'autorité romaine sur le catholicisme français. Replaçant l'Église catholique comme « la religion de la majorité des Français », le Concordat ne rend pas pour autant à celle-ci son cadre antérieur à la Révolution. Le nombre de diocèses est réduit de 80 à 50, et les cures à Paris de 50 à 12. Installé nouvel archevêque dans la capitale, Mgr de Belloy établit les douze curés du diocèse. Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui, avec Saint-Médard et Saint-Jacques-du-Haut-Pas, est une succursale de Saint-Étienne-du-Mont, est officiellement confié à l'abbé Anne-Antoine Hure, nommé desservant le 7 mai 1802. Mais déjà le 19 décembre 1799, l'abbé Hure reparait à Saint-Nicolas et, rapidement secondé par l'abbé Martin, confère à nouveau les sacrements dès le 1^{er} janvier 1800.

► Carnet paroissial

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Raphaël FOUCOU	26 novembre
Marie-Victoire BROWAEYS	28 novembre
Aëlys DUVAL	5 décembre
Thibaut JOUY	8 décembre
Thomas SALMON	8 décembre
Sébastien JOLY	8 décembre
Thomas DUTILLEUL	8 décembre
Marie LAMBERT	8 décembre
Capucine BLANC	8 décembre
Léo HÉ	8 décembre
Aurèle VEYRAT	10 décembre
Gabriel PUGA	19 décembre

Face aux épidémies : la solution de saint Charles Borromée

Lors de la grande peste qui ravage Milan en 1576 et 1577, saint Charles Borromée s'impose comme un pasteur pragmatique et prudent pour maintenir le culte et les secours spirituels aux habitants de la ville. En octobre 1576, devant l'aggravation de l'épidémie, le gouverneur impose une quarantaine stricte, interdisant toute sortie des habitations. Pour accompagner les fidèles, l'archevêque fait installer dix-neuf autels sur des places publiques, où chaque jour est célébrée la messe. Postés à leurs fenêtres, les habitants des quartiers y assistent ainsi, recevant la communion sur

le pas des portes par les prêtres qui se déploient de maisons en maisons.

En décembre 1576, le gouverneur décide de prolonger la quarantaine, en dépit d'un avis contraire du cardinal Borromée. Malgré les autels sur les places, un grand nombre de milanais ne peuvent assister à la célébration de Noël, s'ajoutant à la privation de la messe depuis de longues semaines. L'archevêque insiste auprès du gouverneur et essaye vainement de le faire revenir sur sa décision. En compensation, il écrit à ses prêtres de visiter chaque maison et de procéder à leur aspersion à l'eau bénite, selon une tradition ambrosienne qui prend tout son

sens de purification en ces temps troublés.

Seuls des événements de nature exceptionnelle ont ainsi restreint, voire interdit, l'exercice du culte catholique. On observe, cependant, que jamais des motifs sanitaires n'ont été évoqués dans l'histoire pour justifier, en temps de paix, l'interdiction de la célébration publique de la messe par les prêtres. À de nombreuses reprises, des épidémies de peste touchent la capitale, notamment au XVI^{ème} siècle ; la dernière en date a lieu en 1920, avec 24 morts. Le choléra ravage aussi Paris, en 1832, entraînant 18 500 morts. Mais jamais, lors de ces épisodes épidémiques, le culte public n'est interdit. ●

L'homme rétréci

Par l'abbé Philippe Bourrat

Selon la doxa officielle, les hommes des Lumières ont développé l'humanisme, exalté la raison, exfiltré les peuples de l'obscurantisme du Moyen Âge enténébré par l'emprise du catholicisme. Depuis plus de vingt ans, Xavier Martin démonte au fil de ses ouvrages l'imposture de cette réputation frauduleuse dont les soi-disant philosophes ont été auréolés.

Puisant aux sources les plus sûres – les œuvres mêmes des penseurs des XVIII^{ème} et première moitié du XIX^{ème} siècles – l'historien du droit relève et compile, analyse et met en perspective l'expression multiforme et persistante de leur mépris raisonné de l'homme et de la femme. Il souligne leurs postulats nominaliste et matérialiste qui leur font nier les essences et abaisser le plus grand nombre des individus au rang d'animaux, privés de l'usage de la raison et dénués de liberté, à l'exception de quelques amis éclairés. Les conséquences d'un tel parti-pris sont la fin des distinctions entre les espèces, la relativité subjective des critères d'humanité portés sur les sexes, les races ou même les professions.

Le bilan est implacable. Seuls des idéologues peuvent refuser l'évidence des faits et demeurer dans l'idolâtrie aveugle. Aux esprits honnêtes qui lisent sans œillères, il apparaîtra, face à l'imposante somme de citations qui font revisiter l'ensemble des œuvres précédentes de Xavier Martin, que les hommes et les femmes des Lumières furent ennemis du genre humain, contempteurs de l'homme en général et plus encore de la femme ; que ces idéologues ont préparé les fondements du racisme, des théories génocidaires de la Révolution française, des totalitarismes qu'elle a engendrés depuis, auxquels il faut ajouter le transhumanisme contemporain.

L'homme rétréci par les Lumières constitue un *compendium* acces-

sible des riches ouvrages de Xavier Martin, une synthèse didactique tout autant qu'une invitation à approfondir la compréhension de cette supercherie intellectuelle toujours en vogue. De quoi s'en prémunir. ●



L'homme rétréci par les Lumières – Anatomie d'une illusion républicaine
Xavier Martin
Éditions Dominique Martin Morin - 2020
116 pages - 14 €

Le terrorisme dans la Capitale

Par l'abbé Philippe Bourrat

La Révolution a répandu la mort dans toute la France, avant de l'exporter avec les guerres napoléoniennes. Mais c'est bien depuis Paris, siège des gouvernements successifs, que se décident les lois qui font entrer la France dans une dictature liberticide.

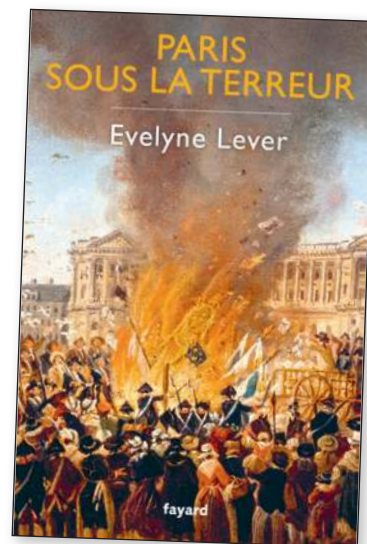
Le roi Louis XVI a été amené de force aux Tuileries dès octobre 1789. Et en 1792, date à partir de laquelle Evelyne Lever étudie les événements de la Révolution dans la capitale, tout est en place pour l'abolition de la monarchie et l'extermination des opposants à toute forme de maintien des institutions de ce que l'on appellera l'Ancien Régime.

Le tournant de l'année 1792 a lieu le 10 août. Ce jour-là, le siège et l'assaut des Tuileries donné par des factions organisées aboutissent à une rupture sans retour. Un massacre scelle dans le sang la naissance de la future République. C'est la fin de la monarchie de droit divin, nourrie d'un désir de vengeance contre un roi qui, évacué à l'Assemblée durant les tueries qu'il a voulu empêcher, symbolise la religion devenue haïssable. De cet assaut des Tuileries découleront des rumeurs fantaisistes qui donneront prétexte aux massacres des prisonniers de droit commun et de près de 500 prêtres et évêques au début du mois de septembre 1792. C'est aussi en raison de la décision de mettre fin à la monarchie que la

République sera proclamée suite à l'élection bien peu démocratique des députés de la nouvelle assemblée, la Convention, le 20 septembre 1792. Girondins et Montagnards, se partagent la vie politique au-dessus d'un Marais prêt à tous les compromis. C'est de cette Assemblée qui survivra jusqu'en 1795 qu'émergera la Terreur, fruit naturel de la haine de la monarchie.

L'auteur de cette étude qui se lit comme un roman expose avec précision l'enchaînement des événements et rappelle les étapes de la mise en place de la dictature qui enchaîne les exécutions et l'élimination des factions d'opposants. La calomnie, la délation, l'invention de complots et la crainte d'être trouvé trop modéré contribuent à rendre les hommes toujours plus cruels et sanguinaires pour leurs anciens alliés ou comparses. Jusqu'au 9 Thermidor (27 juillet 1794), date du renversement de la faction de Robespierre et son arrestation, on assiste à la surenchère d'esprit républicain, aux jeux dangereux du pouvoir et des alliances entre Danton et Robespierre, puis entre Fouché et Robespierre et de bien d'autres figures.

L'étude des événements de la Révolution et particulièrement ceux de la Terreur constitue une source de leçons à tirer pour comprendre les méthodes qui ont, depuis lors, été effectives dans toutes les révolutions fomentées à travers le monde. On les voit subsister sous des formes simplement actualisées dans les dictatures contemporaines de notre société mondialisée. ●



Paris sous la Terreur
Evelyne Lever
Éditions Fayard - 2019
334 pages - 23 €



Monsieur l'abbé Pierpaolo Petrucci et le clergé de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet souhaitent à tous les fidèles une année 2021 riche en grâces et en bénédictions divines.

« Bon an, mal an, Dieu soit céans ».

Honoraires des messes

À compter du 1^{er} janvier 2021, les montants indicatifs seront les suivants :

- messe : 18 €
- neuvaine : 180 €
- trentain : 720 €

▶ Activités de la paroisse

Mardis à partir du 12 à 19h15 cours de doctrine approfondie (abbé Billecocq)

Tous les samedis à 11h00 cours de catéchisme pour adultes (abbé Petrucci)

Tous les samedis à 14h30, cours de catéchisme pour enfants

Mardi 5 janvier

- ◆ 17h45 : 1^{ères} vêpres de l'Épiphanie

Mercredi 6 janvier

- ◆ Fête de l'Épiphanie
- ◆ 7h45 : 2^{èmes} vêpres de l'Épiphanie
- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants

Dimanche 10 janvier

- ◆ 15h30 : goûter pour les personnes seules en salle des catéchismes

Lundi 11 janvier

- ◆ À partir de la messe de 18h30, réunion des Tiers Ordre de la Fraternité Saint-Pie X

Mercredi 13 janvier

- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants (baptême de Notre-Seigneur)

Vendredi 15 janvier

- ◆ 18h30-20h30 : consultations juridiques gratuites

Samedi 16 janvier

- ◆ 17h45 : office du rosaire
- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie refuge des pécheurs (propre de Paris)

Mercredi 20 janvier

- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants

Jeudi 21 janvier

- ◆ 18h30 : service pour Louis XVI avec absoute

Samedi 23 janvier

- ◆ Pèlerinage de la Conférence Saint-Vincent de Paul

Dimanche 24 janvier

- ◆ Repas de la Conférence Saint-Vincent de Paul

Lundi 25 janvier

- ◆ 19h30 : Conférence à l'IUSPX par M. l'abbé Castelain sur « L'héritage spirituel de Mgr Lefebvre et de la Fraternité Saint-Pie X »

Mercredi 27 janvier

- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants

Mercredi 3 février

- ◆ 18h30 : messe chantée des étudiants

Vendredi 5 février

- ◆ 9h00 : messe d'école saint Louis
- ◆ 12h15 : messe suivie de l'exposition du Saint Sacrement jusqu'au lendemain matin 7h00
- ◆ 17h45 : office du rosaire suivi de la messe chantée du Sacré Cœur
- ◆ 18h00-20h00 : consultations notariales gratuites
- ◆ 20h00 : Heure sainte

Samedi 6 février

- ◆ 7h00 : reposition du Très Saint Sacrement
- ◆ 18h30 : messe chantée du Cœur Immaculé de Marie



PONTMAIN

PELERINAGE DE LA FRATERNITE SACERDOTALE SAINT-PIE-X

1871 ★ ★ ★ 2021

JUBILÉ DE L'APPARITION

**PELERINAGE NATIONAL
SAMEDI 13 MARS**

10h00 - Départ devant la Basilique de Pontmain (marche de 12km)

12h00 - Repas tiré du sac sur le trajet à St-Mars / la Futaie

16h00 - Messe solennelle célébrée à la Basilique par M. l'abbé de Jorna (Garderie pendant la messe)

<http://www.pontmain-fspx.com/>



Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet
23 rue des Bernardins - 75005 Paris
Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64
Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr
www.saintnicolasduchardonnet.fr

Directeur de la publication :
Abbé Pierpaolo Petrucci

Maquette et mise en page :
t.chabridon@topazegraphic.com

Imprimerie
Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox
14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0321 G 87731

Tirage : 1300 exemplaires

